

LE DERNIER LUMIGNON

En regardant le bon point déposé par la maîtresse d'école sur son pupitre, en récompense de sa dictée sans faute, Emile fut d'abord fasciné par les couleurs. La vue aérienne évoquait un ruban bleu ondulant au milieu de vertes collines. Au-dessus, le ciel d'un bleu délavé était parcouru de nuages blancs cotonneux, qui se reflétaient dans ce qui ressemblait à une rivière. Sur celle-ci deux gros bateaux s'apprêtaient à se croiser d'après leur sillage.

Ainsi, il existait des rivières plus grandes que l'Alagnon où son père l'emmenait pêcher des écrevisses à pattes blanches, après avoir ramassé les jonquilles jaunes odorantes qui parsemaient au printemps les champs alentour.

Emile remercia la maîtresse et l'interrogea sur la scène représentée.

En souriant, elle lui expliqua qu'il s'agissait de péniches servant au transport de marchandises qui se déplaçaient sur le fleuve Rhône. Cela permettait d'assurer l'acheminement en ville de matériaux non périssables, parfois de céréales, à un moindre coût. Ceux qui manoeuvraient le bateau s'appelaient des mariniers. Voyager sur le fleuve plutôt que par la route évitait de créer des embouteillages, et permettait des économies.

Emile eut l'impression de découvrir un nouveau monde et en éprouva une vive joie intérieure.

I

A la fin de ses études, il partit s'installer en région parisienne avec sa compagne rencontrée en dernière année.

Au grès de ses déplacements professionnels, il s'était rendu à Montargis, et par curiosité s'était arrêté lorsqu'il avait traversé Rogny-les-Sept-Ecluses. La beauté du lieu n'avait d'égale que celle du Pont-Canal de Briare en hiver, l'année où l'eau gelée en surface reflétait les 62 candélabres qui bordaient le canal suspendu.

En vacances dans le Sud-Ouest, il avait randonné le long du Canal du Midi, à l'abri des platanes qui n'étaient pas encore malades.

Ses week-ends parisiens favoris consistaient à marcher le long du canal de l'Ourcq, puis à s'installer à une terrasse pour regarder les bateaux passer.

Un jour il prit conscience du mal être que lui procurait son travail. Cela faisait maintenant des années qu'il tournait en rond. Sa compagne l'avait quitté un mois plus tôt, lui reprochant ses absences professionnelles répétées.

Assis sur le canapé du salon, il ferma les yeux, pencha la tête en arrière. Il se remémora les mauvais et les bons moments. Il comprit qu'il était temps de se mettre en harmonie avec ses plus profondes aspirations. Retrouver la nature, et le fleuve qui l'avait fait rêver alors qu'il n'était encore qu'un enfant, puis l'avait accompagné jusqu'à maintenant, pour l'apaiser et le reconforter, même s'il n'en n'avait pas pris conscience jusqu'alors.

Il se leva et rédigea sa lettre de démission.

Un mois plus tard, il avait rejoint Lyon.

II

Sa première décision, une fois installé, fut de compléter par une formation à la navigation fluviale son expérience maritime hauturière acquise aux Glénans. Il y avait hérité du surnom de « phare de Penfret » après un mémorable coup de soleil sur le nez.

Une fois son permis validé, il affina son projet de nouvelle vie sur l'eau.

Son étude de marché lui avait fait renoncer rapidement au restaurant, à la boîte de nuit branchée, aux chambres d'hôtes, créneaux déjà largement pourvus. Les bars avec terrasse étaient pléthoriques. Mais il lui sembla déceler un potentiel pour une péniche à quai offrant un espace cosy pour se détendre en après-midi et soirée, en écoutant du jazz en toile de fond, et en sirotant alcools forts ou cocktails désaltérants sans alcool.

Depuis six mois sa vie avait changé. Sarah, une irlandaise originaire de Dun Laoghaire, près de Dublin, professeuse de dessin venue fêter à son bord son anniversaire avec ses amies, l'avait rejoint à la fin de l'année scolaire. Elle mettait désormais son talent artistique au service de la décoration du lieu, et composait elle-même les cartes des différentes boissons disponibles.

La péniche était amarrée rive gauche, quai Claude Bernard, près du pont de l'Université. Au printemps, ils assistaient le matin au ballet des cygnes et des canards qui venaient quémander un morceau de pain alors qu'ils prenaient leur petit-déjeuner sur le pont, pour profiter des premiers rayons de soleil.

Les jeunes cygneaux les plus malins n'hésitaient pas à grimper sur le dos de leur mère pour se déplacer sans effort. Puis ils se cachaient sous ses ailes pour se réchauffer, et l'on ne distinguait plus qu'un petit morceau de bec noir transperçant son plumage blanc.

Les canetons semblaient courir sur l'eau et avançaient plus vite que la mère cane qui essayait de regrouper toute sa petite troupe derrière elle, afin de surveiller du coin de l'œil les promeneurs matinaux des berges.

Un héron cendré attrapait de son long bec une grenouille curieuse, trop tôt sortie de son abri, avant de la gober en rejetant sa tête en arrière.

Indifférents à cette agitation, les cormorans noirs au bec recourbé plongeaient avec plaisir plusieurs dizaines de secondes dans le courant pour surprendre les poissons téméraires qui se croyaient à l'abri dans les eaux mi-profondes du fleuve.

Les mouettes rieuses, perchées sur les bollards, semblaient s'amuser du spectacle, tandis que quelques ragondins imperturbables consolidaient leur terrier. Leur population

responsable de la fragilisation des berges avait été presque complètement éradiquée au profit des castors réintroduits pour entretenir les zones humides.

La saison durait jusqu'au début de l'automne. Ils partaient alors en vacances et franchissaient les écluses jusqu'à Avignon. Sarah surveillait les amarres, puis ils échangeaient les rôles au retour car elle adorait tenir la barre. Quand l'orage arrivait, le Rhône devenait plus sombre, moins lisible, et tous deux veillaient les troncs d'arbre qui dérivait.

A l'entrée de l'hiver, de nouveau à quai, ils nettoyaient la coque et rangeaient l'intérieur afin de préparer la prochaine saison. Ereintés, en fin d'après-midi, ils s'installaient confortablement sur le pont pour savourer leur dernière création de cocktail. Le soleil dardait ses derniers rayons avant de disparaître derrière les habitations des collines bordant la Saône. L'obscurité commençait à étendre son manteau sombre sur la ville quand tout à coup les monuments s'illuminaient. L'Hôtel-dieu, les ponts, l'Université. Leurs habits de lumière se reflétaient dans l'eau. Le courant irisait la surface du fleuve et transformait les images inversées en longs serpentins lumineux qui s'agitaient au grès des petites vagues.

Plus la nuit avançait, plus le froid s'installait. La brume émergeant du Rhône entourait la lune naissante d'un pâle halo, avant qu'elle ne soit cachée par les gros nuages ramenés par le vent du Nord. Les silhouettes fantomatiques des derniers noctambules s'estompaient inexorablement. Il était temps de descendre se blottir au chaud dans le carré.

La fin de l'hiver était particulièrement pénible. La fonte des neiges entraînait régulièrement des crues qui imposaient de rester à bord pour surveiller l'amarrage.

Ce matin, allongés dans le lit et serrés sous la couette, Emile et Sarah se disaient que vraiment, oui, ils avaient de la chance de partager leur rêve.

III

Le hurlement strident de la navette des pompiers le réveilla en sursaut. A peine avait-il soulevé le panneau de sortie qu'une main agitée lui présenta des masques en lui demandant combien ils étaient à bord. Il saisit les deux masques tendus suite à sa réponse. L'homme hurla en lui intimant l'ordre de se protéger.

Un chercheur en burn-out du laboratoire de virologie implanté en centre ville était devenu paranoïaque après le refus de sa promotion. Il avait tué à coups de scalpel son collègue de box avant de ressortir avec les échantillons volés, et répandait dans la ville les virus les plus mortels de la planète sur lesquels il travaillait. La sécurité n'avait pas prévu une attaque venue de l'intérieur, mais le pire finit toujours par arriver.

Ils réussirent à s'échapper en mettant à l'eau leur annexe et en descendant le Rhône avec, n'hésitant pas à la remonter sur les berges et à la tracter pour contourner les écluses. Ils se réfugièrent sur une péniche amie à l'embouchure du fleuve.

La ville et l'agglomération avaient été isolées rapidement, mais cela n'avait pas empêché des dizaines de milliers de morts. De puissants moyens de décontamination permirent de revenir à une vie quasi normale en quelques mois.

Une volonté de changement vers une politique plus respectueuse de l'humain et de l'environnement avait conduit au pouvoir de nouvelles têtes.

La ville se transforma. La voiture fut bannie. Les rues laissèrent place à d'immenses trottoirs roulants. Les start-ups les plus en pointe offrirent des chaussures de marche en remplacement des véhicules de fonction à leurs dirigeants.

Les chercheurs mirent au point de mini éoliennes ressemblant aux anciennes cheminées, mais dont le système intérieur complexe de pales amplifiait la circulation de l'air, au point de pouvoir assurer suffisamment d'énergie pour couvrir les besoins d'une maison d'un étage. Les mini hydroliennes installées sur les fleuves apportaient un plus, mais étaient tributaires de débits de plus en plus faibles et irréguliers. Le ralentissement du Gulf Stream amenait de fortes chutes de neige en montagne l'hiver. On décida de créer de grands réservoirs destinés à la recueillir et la traiter biologiquement. La découverte en laboratoire de nouvelles propriétés de matériaux supraconducteurs permit la réduction de la taille des panneaux solaires et d'en multiplier leur rendement énergétique par dix. On allait enfin pouvoir arrêter définitivement le nucléaire, mais des guerres de territoire s'étaient engagées

pour refuser l'enfouissement des déchets près de chez soi. Le refus était le même pour accueillir les déblais des centrales qui étaient maintenant démantelées.

Une période de sécheresse inhabituelle s'était ensuite installée détruisant les récoltes. Le niveau des fleuves avait drastiquement baissé rendant le transport fluvial intermittent. Le tourisme fluvial avait totalement disparu.

La population vivait de plus en plus mal et la nourriture venait à manquer. Des révoltes durement réprimées éclatèrent, leurs auteurs étant condamnés à de la prison.

Des commerces furent installés sur les ponts enjambant la Saône et le Rhône, afin de pouvoir mieux les surveiller, donnant ainsi un petit air florentin à la cité. Des gardes armés filtraient le passage.

Un ancien professeur d'histoire, nommé à la sécurité urbaine, avait proposé de construire des prisons flottantes sur le modèle des trirèmes romaines. Ces galères de trois étages permettaient d'entasser cent soixante-dix personnes. On y envoyait les nombreux pauvres qui s'étaient livrés au pillage des magasins et des habitations inoccupées. Mais aussi les rebelles aux nouvelles idées tel le dernier journaliste critique et indépendant encore en activité. C'est ainsi qu'on put se débarrasser de Léopold « Vel Satis », surnommé ainsi pour avoir caché dans son garage la voiture de son père. Il la considérait comme une pièce de collection inestimable et un témoignage du passé. Un véritable crime et une provocation dans le nouveau contexte.

Revenu dans sa ville, Emile ne put que constater le pillage en règle dont sa péniche avait été victime. Son moral était alors au plus bas. Ses économies avaient disparu. Sarah était retournée en Irlande, avec l'ami qui les avait hébergés, retrouver la nature sauvage des Wicklow Mountains qui lui étaient si chères.

De nature entreprenante, Emile remit en état son ancien outil de travail mais il savait que les gens n'osaient plus sortir et que l'heure n'était plus à la fête.

Foisonnant d'idées, il alla proposer à la Compagnie des Transports Locaux un service de navettes fluviales pour desservir les différents quartiers de la ville. Il apporta sa maquette futuriste et son business plan. On opposa à Emile un refus poli, justifié par la récente décision de rééduquer les prisonniers en affectant les trirèmes au transport des bons citoyens. Il fallait aussi mater les opposants les plus rétifs au changement.

Le trajet allait de la Cité Internationale à la Confluence, puis remontait la Saône jusqu'à l'île Barbe. Un arrêt était prévu dans l'ancienne darse.

Dans celle-ci il n'y avait plus aucune trace de bateaux ou pénichettes. Ils avaient été interdits car trop évocateurs de la liberté des anciens temps. A la place, dans un cadre austère de bâtiments d'habitation décrépis et d'un centre commercial fermé pour cause de faillite, seule avait survécu l'ancienne Capitainerie transformée en cuisine centrale du grand restaurant flottant qui venait d'être inauguré.

Des serveurs en tenue immaculée conduisaient leurs barques chargées de victuailles auprès de pontons flottants surmontés de cases en bambou décorées de lanternes lumineuses. Puis ils se redressaient après s'être saisi des plats fumants pour les déposer délicatement sur les tables parsemées de pétales de fleurs multicolores. Les notables locaux pouvaient alors festoyer. Le chef anglais de la nouvelle confrérie des Tabliers Verts lyonnais, Chris Sealoss, s'était fait un nom outre-Manche dans la préparation de plats exotiques, avant de rejoindre Lyon où sa cuisine innovante avait immédiatement séduit les nouvelles élites.

Son plat signature était le Tartare de Silure du fleuve, présenté sur son lit de laitue verte de la Darse, d'hydrocotyle, et de myriophylle, nappé de son fumet d'arêtes concassées, et accompagné de renouées du Japon acidulées qui proliféraient désormais sans frein. Le trou normand qui l'accompagnait était le résultat d'une recette moléculaire censée détruire les métaux lourds ingurgités par la pauvre bête, ainsi que ceux présents dans les renouées.

Mais Emile dut encaisser un second choc. Toute navigation autre que celle destinée au transport de la population allait être interdite. Il ne fallait pas perturber la vie sauvage qui reprenait.

On lui ordonna d'amener sa péniche au chantier de démolition situé au port Edouard Herriot. Il signa un papier en date du 8 décembre où il lui était stipulé de conduire son embarcation le lendemain matin au cimetière fluvial, puis rejoignit son ponton d'amarrage.

IV

La mort dans l'âme, une fois sur le pont après un dernier verre, alors que la pleine lune disparaissait derrière de gros cumulus, il sauta rapidement sur le quai et détacha les haussières. Après être remonté à bord, il retira l'échelle, et une fois vérifiée l'absence de patrouille sur l'eau, il démarra le moteur. Il descendit lentement et sans bruit le fleuve jusqu'à la Confluence. Il coupa le moteur en vue des ruines encore fumantes du bâtiment du Comité Régional des Ressources Naturelles incendié après une manifestation d'industriels rejoints par des agriculteurs. Ils protestaient contre l'arrêt des subventions, et la hausse des taxes, dont ils ne comprenaient plus le calcul, depuis que l'état avait pris le contrôle des recettes du Comité pour combler son déficit devenu abyssal.

Emile descendit dans le carré prendre une vieille boîte en carton. Il en retira un petit bout de papier à peine lisible où l'on arrivait difficilement à discerner une représentation de péniches sur un fleuve. Il avait trouvé cette relique dans l'armoire de sa mère décédée.

Une fois le jerrican d'essence répandu sur le pont, Emile approcha la flamme du briquet de son premier Bon Point. Quand il s'embrasa, il le jeta au sol en s'écriant : « ce soir j'allume mon dernier lumignon ».